

February 2020

L'EUROPE FACE AU DÉsir D'EUROPE L'EUROPE FACE AU DÉsir D'EUROPE

Carole Auroy

Université d'Angers, France, CIRPaLL (EA 7457, carole.auroy@univ-angers.fr)

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal>



Part of the [Architecture Commons](#), [Arts and Humanities Commons](#), [Education Commons](#), and the [Law Commons](#)

Recommended Citation

Auroy, Carole (2020) "L'EUROPE FACE AU DÉsir D'EUROPE L'EUROPE FACE AU DÉsir D'EUROPE," *BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior*. Vol. 1: Iss. 2, Article 5.

DOI: <https://doi.org/10.54729/2789-8296.1025>

This Article is brought to you for free and open access by the BAU Journals at Digital Commons @ BAU. It has been accepted for inclusion in BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior by an authorized editor of Digital Commons @ BAU. For more information, please contact ibtihal@bau.edu.lb.

L'EUROPE FACE AU DÉsir D'EUROPE L'EUROPE FACE AU DÉsir D'EUROPE

Abstract

In *Eldorado* (2006), Laurent Gaudé confronts a man from Europe with the desire for Europe directed at him, thru the characters of a Sicilian coastguard and the migrants he rescues to hand them over to the authorities in charge of turning them back. The novel, which recounts the intertwined trajectories of the Italian captain, torn apart by his contradictory functions, and a young Sudanese migrant, makes us hear the challenge addressed by *Eldorado's* dream to an existence losing its meaning. The reception of the book has enhanced its humanistic scope and the author has clearly pleaded, in his public interventions, for European hospitality. However, a careful reading raises troubling questions. Violence opens up grey areas within the protagonists; their behavior sometimes has more to do with the one-sidedness of tragic characters, or even a Nietzschean exaltation of the will, than with a humanistic ethos; the vision of the human condition engenders hermeneutic hesitations. But the strength of the work may well lie in these ambiguities, which distance it from demonstrative militancy and even from a comfortable compassionate posture. Tragedy, which ignites the energies and contradictions of action without defining practical or political solutions, offers a model for reading the novel. The humanistic significance of the text is less in the explicit message than in the experience of the reader to feel himself as another. The writer's sense of responsibility calls for the response of a partner reader, assuming the construction of meaning required by the symbolic dimension of the narrative.

Dans *Eldorado*, en 2006, Laurent Gaudé confronte un homme d'Europe au désir d'Europe vers lui dirigé, sous les traits d'un garde-côtes sicilien et des migrants qu'il sauve des eaux pour les livrer aux autorités chargées de les refouler. Le roman, qui relate les trajectoires entrecroisées du commandant italien, écartelé par ses fonctions contradictoires et d'un jeune migrant soudanais, fait résonner l'interpellation qu'adresse le rêve d'*Eldorado* à une existence en perte de sens. La réception du livre a valorisé sa visée humaniste et l'auteur a clairement plaidé, dans ses interventions publiques, pour une hospitalité européenne. Pourtant, une lecture attentive fait naître des questions troublantes. La violence ouvre chez les protagonistes des zones d'ombre ; leurs comportements relèvent parfois plus de l'unilatéralité des caractères tragiques, voire d'une exaltation nietzschéenne de la volonté, que d'un éthos humaniste ; la vision donnée de la condition humaine engendre des hésitations herméneutiques. Mais la force de l'œuvre pourrait bien tenir à ces ambiguïtés, qui l'écartent de la militance démonstrative et même d'une posture compassionnelle confortable. La tragédie, qui embrase les énergies et contradictions de l'action sans définir de solutions pratiques ou politiques, offre un modèle de lecture du roman. La portée humaniste du texte se loge moins dans un message explicite que dans l'expérience proposée au lecteur de se ressentir soi-même comme un autre. Le sens de la responsabilité, chez l'écrivain, appelle la réponse d'un lecteur partenaire, assumant la construction de sens requise par la dimension symbolique du récit.

Keywords

Novel, migrations, humanism, hospitality, Europe. Roman, migrations, humanisme, hospitalité, Europe.

1. INTRODUCTION

Avec *Eldorado*, en 2006, Laurent Gaudé se risque à prendre en charge l'actualité contemporaine, qu'il abordait jusque-là plus latéralement, par la plongée dans les temps immémoriaux du mythe ou en visitant l'histoire du siècle écoulé. Le roman, qui relate les trajectoires entrecroisées d'un garde-côtes sicilien et d'un jeune migrant soudanais, confronte un homme d'Europe au désir d'Europe qui se dirige vers lui. Dans le confort doux-amer d'une existence en perte de sens, écartelé par sa double fonction de gardien de la citadelle occidentale et de sauveteur en mer, le commandant Piracci s'expose à l'interpellation du désir qui anime, chez les naufragés qu'il intercepte, le rêve d'Eldorado. Le romancier se montre d'autant plus attentif aux signes des temps que la crise des migrations en Méditerranée n'a pas encore atteint l'opinion publique, sur ses rives occidentales, comme le fera la série des grands naufrages de 2015.

La réception du livre met en avant sa portée humaniste et l'auteur, qui assume son engagement dans la cité par des entretiens dans les médias et les lycées, plaide pour une hospitalité européenne (Gaudé, 2015). . Pourtant, des questions troublantes naissent à la lecture du roman. La violence traverse les personnages, ouvrant en eux des zones d'ombre, bien éloignées d'un éthos humaniste. La dimension symbolique de l'écriture est le foyer d'hésitations herméneutiques qui rendent problématique la vision de la condition humaine : placée sous le signe de la défaite, la trajectoire de Piracci ne délivre pas un message univoque. Mais sans doute est-ce à ces ambiguïtés que se mesure la force de l'œuvre. Elle invite ainsi à s'interroger sur la place particulière que peut occuper, en marge des discours militants, une littérature qui entend assumer une responsabilité sociale, mais dont la puissance paraît liée à l'inconfort intellectuel qu'elle assume et qu'elle fait accepter à son lecteur.

2. UNE HUMANITE A REVIGORER

« À Catane, en ce jour, le pavé des ruelles du quartier du Duomo sentaient la poiscaille » (Gaudé, 2006, 9). Les tonalités réalistes et familières de l'incipit ne masquent pas une projection *in illo tempore*, dans l'univers des mythes. La cité sicilienne bâtie dans un paysage de lave noire, sept fois détruite par l'agitation sismique et objet de mille conquêtes qui firent d'elles un carrefour des civilisations, est d'ailleurs proche du « port d'Ulysse » dont parle Pline l'Ancien, débarcadère du héros mythologique avant son aventure cyclopéenne.

Le commandant Piracci, qu'on suit parmi la foule, n'a certes rien d'un héros d'Homère. Quitté par sa femme « depuis trop longtemps pour qu'il puisse espérer – ou même vouloir – la reconquérir » (11), il flotte au mitan de l'existence, dans la banalité d'une crise de la quarantaine. Mais un climat fantastique s'installe lorsqu'il se sent observé par une présence qui s'attache à ses pas, telle « une ombre » (12). Une passagère de sa frégate, secourue deux ans plus tôt, se laissera identifier et l'énigme se dissipera, mais non le mystère. Mystère, d'abord, du visage de cette femme : « Elle était immobile. Le visage sans expression. Ni demande. Ni sourire. Tout entière dans l'attention qu'elle lui portait. Il fut frappé par la volonté qui émanait de cette immobilité et de ce calme » (*ibid.*). Mystère, ensuite, de ce qu'est Piracci sous ce regard, qui le fixe comme « un point lointain que l'on veut atteindre » (*ibid.*). Une aventure existentielle s'ouvre pour lui, à la poursuite de sa propre identité et du sens de sa vie. Une inversion des rôles se pressent : l'être le plus à la dérive n'est pas la naufragée d'hier, que le marin sent « infiniment plus forte que lui, parce que plus éprouvée et plus tenace » (18).

Terrible est pourtant l'épreuve qu'elle a vécue : embarquée à Beyrouth sur un navire clandestin armé par un homme d'affaires véreux puis abandonné en mer, elle a vu mourir d'inanition une centaine de passagers dont son propre enfant, arraché ensuite à ses bras et jeté à l'eau par prophylaxie. Le drame s'est joué sur la toile de fond de manœuvres politiques cyniques instrumentalisant l'espoir des migrants : une enquête a convaincu la femme que l'envoi sur les côtes européennes de clandestins mourants était politiquement commandité, message d'intimidation dans un langage codé entre nations.

Piracci s'interroge sur la raison qui a gravé son souvenir chez la rescapée. Peut-être a-t-elle simplement perçu le réflexe d'humanité qui inspira au commandant à la descente du navire de lui laisser le temps de lâcher, d'elle-même, la rambarde à laquelle elle s'agrippait. Quand il la retrouve à Catane et lui ouvre son logis, il lui offre de nouveau du temps, celui de délivrer sa parole à son rythme. Elle lui demande une arme, résolue à retrouver à Damas l'armateur du bateau de la mort ; fasciné, il lui donne un pistolet qui dort en son placard, et se voue par ce geste à l'inconfort moral. À sa mission suivante, après avoir arraché rageusement un radeau de migrants à une mer déchaînée, mais échoué à retrouver tous les naufragés, il se laisse émouvoir par un rescapé qui s'offre comme interprète, fort

d'un français impeccable. Sa finesse d'intelligence et sa force d'âme le distinguent aux yeux du capitaine de ses compagnons, en qui il ne voit que « de jeunes chiots de vingt ans partis pour tenter leur chance, ou pour braver le sort et faire les fiers à leur retour » (80). Il repousse pourtant la requête du garçon qui l'implore de le cacher dans sa cabine, pour lui épargner d'être refoulé vers son pays d'origine : sa loyauté s'est révoltée devant l'argent que le jeune homme lui a maladroitement tendu. Mais à sa mission de garde-côtes, Piracci ne croit plus ; les « yeux de suppliant » (114) qui se sont fixés sur lui l'habitent, les « jeunes chiots » prennent un visage christique quand il perçoit à l'instant du débarquement la détresse de ces hommes « qui redoutaient l'instant où tout serait achevé » (111). Tombant, au port, sur le commandant libyen qui a jeté les radeaux de clandestins à la mer, Piracci le frappe puis, au lieu de rendre compte de sa conduite aux autorités, vide son compte en banque, achète une barque et part de nuit pour un étrange voyage à l'aveugle, prenant en sens inverse la route maritime des migrants.

Parallèlement, un jeune homme, Soleiman, s'apprête à quitter Port-Soudan avec son frère aîné, Jamal, en qui il puise la force d'un périple clandestin. Mais à la frontière de la Lybie, Jamal lui annonce qu'il le laissera poursuivre sa route seul : il s'est découvert atteint du SIDA, sans autre recours que des soins qui prolongeraient sa vie de quelques mois en ruinant sa famille, et a choisi de reporter sur Soleiman, avec la totalité de leurs économies, leur rêve commun d'Occident. Pour sa part, il a voulu, symboliquement, franchir la frontière interdite, pour s'en savoir capable et laisser à son frère l'image « d'un homme en terre libre qui a fait ce qu'il a voulu » (94). Le cadet partira, réceptacle de l'espoir de la mère et du frère qui offrent la douleur d'une séparation sans retour au mouvement de la vie. Il sait qu'il traînera en Europe le poids d'une irrémédiable nostalgie et d'un quotidien difficile, que ses enfants y seront encore des déracinés, et que seuls ses petits-enfants « naîtront là-bas chez eux » : « Ils auront, dit-il, l'appétit que nous leur aurons transmis et l'habileté qui nous manquait » (51).

Bien des épreuves l'attendent lui aussi : dépouillé et battu par les passeurs qui devaient l'aider à s'embarquer en Lybie, il se résout à traverser l'Afrique d'est en ouest pour rejoindre, depuis Ghardaïa, le Maroc et l'enclave espagnole de Ceuta. Il s'est trouvé un compagnon sage et boiteux, Boubakar, qui paie leur trajet en autocar. Mais à une escale, Soleiman se jette à son tour sauvagement sur un passager, un marchand qu'il assomme et abandonne après lui avoir dérobé le produit d'une vente. À ses propres yeux, il n'est plus qu'« une bête charognarde » (157) ; le dégoût de soi le décourage de poursuivre sa conquête de liberté. Une mystérieuse rencontre le relance néanmoins dans l'aventure : on comprendra, à la fin du roman, qu'il a cru identifier en Piracci, devenu vagabond en terre africaine, un émissaire de Massambalo, dieu des voyageurs, dont la rencontre garantit aux errants une assistance surnaturelle dans leur entreprise.

Étrange récit. Une lecture humaniste est clairement tracée, par les gestes de solidarité, voire d'abnégation qui émaillent le parcours des personnages, par l'hospitalité de l'écoute et par l'amitié qu'ils s'offrent, par les épiphanies du visage d'autrui qui parsèment le récit de leurs accents lévinassiens, par l'onomastique même qui attribue à Piracci et à son ami les prénoms de Salvatore et d'Angelo tout en nimbant l'errant Soleiman de la beauté splendide d'un jeune sultan. Le bref abandon du jeune homme à la bestialité se laisse comprendre comme l'épreuve de l'affrontement à ses propres obscurités (Gaudé, 2002) ; cette chute peut s'expliquer par la contagion mimétique de la violence subie et sera rachetée par la générosité avec laquelle il risquera son propre salut, au passage de l'ultime obstacle vers la liberté, pour assurer celui de Boubakar. L'humanité est à conquérir : le lecteur attentif aux déclinaisons du mot *homme* au fil des pages ne peut manquer ce message.

Et pourtant, des zones d'ombre se creusent sous cette surface limpide. La plus opaque est celle de la vengeance que la rescapée de Catane revendique comme une « obsession », cédant aux affects de « haine » et de colère » (38-39). La réflexion philosophique, aiguisée par les convulsions du XX^e siècle, a souligné que la réponse violente à la violence ne faisait que prolonger son règne (Girard & Serres, 2007).

Piracci oppose à la femme des arguments de bon sens. D'un point de vue pragmatique, le meurtre est inutile, l'armateur véreux étant exposé à être exécuté en tribut par ceux-là même qu'il sert, vu la versatilité des alliances politiques ; « rester en vie » plutôt que de se faire tuer en se vengeant serait une meilleure riposte aux forces de mort (37). La justice de la vengeance de plus sera limitée, puisqu'elle frappera un seul maillon dans la « chaîne de responsabilité » qui s'étend des commanditaires politiques aux hommes d'équipage (*ibid.*). Le commandant a conscience qu'il est invité à se rendre complice non seulement d'un meurtre, mais aussi des conséquences immaîtrisables

du don d'un revolver : « si elle renonçait, qui sait où l'arme irait finir ? Dans la main de quel homme ? Pour quels crimes ? » (42). S'il cède, c'est par fascination devant cette volonté tendue, par faiblesse et par honte de sa propre faiblesse : « Elle était comme un bloc de volonté. Son désir lui illuminait le visage. Il se sentait vide par rapport à elle. D'un vide confortable qui le dégoûtait » (*ibid.*). Angelo exprime son respect devant cet engagement de tout l'être dans un acte de désir : « la volonté rend beau et [...] devant la beauté, l'homme, heureusement, a encore le réflexe, parfois, de se mettre à genoux » (61).

Des accents nietzschéens percent dans cette fin de chapitre. En la femme, qui avoue le besoin que la vie de l'armateur meurtrier « dépende de son bon vouloir » (40), s'exalte une volonté de puissance qui balaie les arguments de la raison ; le don de l'arme par Piracci peut apparaître comme l'inclinaison devant cette force de l'homme moral, résidu d'une civilisation fatiguée – celle que la *Contribution à une généalogie de la morale* montrait atteinte par une abdication de la volonté dans une vaste déréliction du sens (Nietzsche, [1887] 1978) . L'itinéraire de Piracci ne s'engage pas sur des bases claires. Son départ même de Catane, délesté de tout bien superflu, le fait accéder à cet « idéal ascétique » que Nietzsche distinguait du naufrage de la volonté mais dans lequel il détectait l'attraction du néant (Nietzsche, 1887, 291). Aspiré par la tentation du suicide, n'en réchappant que pour finir écrasé par un camion, le personnage ne donne finalement pour fruit à son existence que le regard par lequel, à Ghardaïa, il a relancé le désir vital de Soleiman... L'approche humaniste du récit ne peut faire l'économie du trouble à laquelle la soumet cette possible lecture nietzschéenne, qui valorise la puissance de la volonté plus que la générosité des solidarités humaines. C'est que l'humanisme au sortir du XX^e siècle est à refonder, ébranlé par les philosophies du soupçon qui ont débûsqué dans la morale les ruses d'une conscience opaque, par les horreurs historiques qui ont montré dans l'individu le jouet de l'inhumain, par les mutations de l'ontologie qui refuse d'abstraire la définition de l'homme de son engagement dans l'existence. L'interprétation humaniste du roman, si elle veut se maintenir, doit passer à l'épreuve d'un regard porté sur le tragique de la condition humaine.

3. L'ÉPREUVE DU TRAGIQUE

La femme de Catane est en effet une héroïne de tragédie. C'est bien ainsi que la perçoivent Salvatore et Angelo, lorsqu'ils imaginent son aventure à partir d'une lettre reçue de Beyrouth où elle se disait en marche vers Damas, lieu de sa vengeance. Le romancier délègue aux deux personnages la narration, qu'ils développent sur un mode hypothétique, imaginant les émotions de la protagoniste et choisissant entre les bifurcations possibles de l'intrigue selon les principes aristotéliens de vraisemblance et de nécessité. Ils sondent ainsi leur propre désir de récit, enrageant d'ignorer le dénouement de la crise : « s'ils éprouvaient le besoin, tous les deux, en cette étrange soirée, d'imaginer le destin de cette femme, c'était probablement parce qu'ils ne sauraient effectivement jamais rien de sa fin, et que cette ignorance était insupportable » (65). Le dénouement, notait Ricœur, est essentiel pour le bouclage d'une configuration narrative, qui dessine une logique et une orientation dans la succession des actions, révélant ainsi la cohérence d'un destin et la cohésion du personnage qui en est l'acteur (voir Ricœur, 1984, 41 et 1990, 177). Le désir de récit, et d'un récit achevé, est désir de sens. La certitude à laquelle parviennent les deux amis est que le dernier acte voue leur héroïne à la mort. Ils la voient aussi apaisée, rejoignant la « surhumaine sagesse du "tout est bien" qui clôt la tragédie » (Domenach, [1967] 1972, 178) et qui se referme sur le défi de la liberté aux fatalités qui l'accablent : la vision s'impose à eux de la femme souriante, « en paix », dans les quelques secondes « suspendues entre le meurtre et l'arrestation » (65-66).

Les héros tragiques, note Ricœur, « sont au service de grandeurs spirituelles qui, non seulement les dépassent, mais, à leur tour, fraient la voie à des énergies archaïques et mythiques » (Ricœur, 1990, 281). La finalité du spectacle qui active de telles énergies est cathartique plutôt que didactique ; il agit dans les profondeurs d'où elles jaillissent, bien plus que sur la raison qu'elles débordent. Notre intelligence peut néanmoins en tirer un enseignement, car les ressorts tragiques de l'action se dévoilent sur la scène. Ils tiennent à l'unilatéralité des caractères, qui s'investissent d'un devoir auquel ils attribuent une dimension sacrée récusant tout accommodement ; les ressorts du tragique se logent aussi dans le conflit qui mine de l'intérieur les valeurs servies par les personnages, dès lors qu'elles sont confrontées à la complexité de la vie. La tragédie nous apprend que le conflit est inévitable dans la vie morale ; en inventant des situations paroxystiques qui le rendent insoluble dans la fiction, elle ne le résout pas, mais désoriente le regard. Elle invite ainsi le spectateur à rechercher, au sortir du

théâtre, une sagesse pratique en situation. Il devra, quant à lui, assumer les accommodements que requièrent les conflits de valeurs ; pour cela, il pourra ressourcer ses décisions dans une interrogation éthique inlassablement renouvelée – que le philosophe déploie dans sa triple dimension : « Appelons “visée éthique” la visée de la “vie bonne” avec et pour autrui dans des institutions justes » (*ibid.*, 202, souligné dans le texte).

Sans nom, la femme de Catane est devenue la pure incarnation, « compacte et dure comme une boule d’acier » (39), d’énergies archaïques : sa requête de justice tire sa force de l’amour maternel, du manque insupportable engendré par l’arrachement traumatique de son objet d’amour. Ses motivations ne sont pas d’ordre rationnel – Piracci lui a énuméré les raisons de ne pas tuer – et son regard sur la justice, tout entière assimilée à la vengeance, est unilatéral : dans une des hypothèses formulées par Angelo, la meurtrière est en fuite, la police se fraie un passage dans la foule et il y a « un corps sur les trottoirs de Damas. – Ou plusieurs » (65). Quels pourraient être ces corps surnuméraires, sinon ceux de victimes collatérales d’une fusillade déclenchée contre la meurtrière par les gardes du corps de sa cible ? Injuste justice que celle d’un carnage parmi les promeneurs... Comment malgré tout ne pas être porté par la pitié tragique vers cette femme, qui telle Antigone fait apparaître « la limite [...] du rapport de domination » (Ricoeur, 1990, 285), établi ici sur une collusion cynique de la politique et du mercantilisme ? Comprenant que la femme ne pardonnera pas, Piracci et Angelo semblent préférer eux-mêmes le « jugement irréversible » (64) qui condamne à mort l’homme d’affaires.

En lisant le roman sur ce modèle tragique, on comprend que sa fonction n’est pas d’apporter des solutions pratiques aux questions qu’il aborde, mais d’abord de susciter un partage d’émotions. Cela ne dispense pas le lecteur, le livre refermé, de porter un regard distancié sur cette expérience émotionnelle et d’en tirer des réflexions philosophiques et politiques. C’est à lui qu’il revient de réfléchir aux implications des réactions de Piracci et de déployer le symbolisme qui fait de lui une figure de l’homme européen face à l’afflux de ceux qui endurent les violences de l’actualité mondiale. Ému et indigné, le capitaine donne son arme, puis se dit qu’il aurait dû lui-même aller tuer l’armateur. Est-ce transposable politiquement ? Armer les populations en conflit, c’est ce que font les puissances marchandes d’armes ; rétablir la justice sur place, c’est le principe de l’interventionnisme militaire. On ne peut soumettre les réactions du personnage à une universalisation morale sans se heurter aux complexités de l’action. Il faut en déduire que roman ne met pas en scène des figures allégoriques de solutions aux conflits évoqués, mais des incarnations de réactions affectives, foyers d’interrogations qui renvoient le lecteur à la responsabilité de sa propre réflexion éthique et politique.

Quelques pistes lui sont ouvertes. Il peut d’abord s’aviser que la femme, malgré sa radicalité tragique, n’est pas une figure d’*hybris*, ou du moins garde une certaine mesure dans son exigence de justice, qu’elle ne veut pas intégrale, puisqu’elle réclame la vie d’un seul des coupables de la mort de son fils. En choisissant celui qui incarne la collusion du mercantilisme et de la politique, elle entre dans l’ordre du symbolique. Une vie pour une vie : l’impulsion vengeresse s’impose une limite sous la loi du talion. La femme a enduré la dérégulation d’un jeu politique entré dans l’ère du terrorisme, si l’on désigne par ce nom une violence qui a rompu jusqu’au droit de la guerre et menace de s’étendre indéfiniment (voir Serres, 2011, 111). La mort de son enfant signale comme relevant de cette ère le sort fait aux populations civiles en marge des combats, terrorisées, instrumentalisées. Dans ce mouvement d’expansion frénétique, la femme ne cède pas purement et simplement à la contagion. En s’imposant un pénible trajet de retour en bateau, elle introduit de la lenteur dans sa riposte, la ritualise – donne des règles à sa propre violence. Et cette lenteur lui ouvre la possibilité d’un renoncement : sa logique justicière reste soumise à l’aléa d’un ultime recul devant l’acte de tuer (Gaudé, 2002). On ne connaîtra pas son ultime décision, Piracci rejette ce recul comme improbable, mais la femme elle-même l’a présenté comme possible.

Piracci pour sa part est saisi de l’*hybris* des héros épiques quand, « bouillonnant de rage, de peur et d’excitation », il s’engage « sur le dos bombé de la mer » pour lui arracher des naufragés (73). Face à l’interprète qui sollicite l’asile de sa cabine, il affronte le tragique moderne qui s’infiltré dans le conflit des valeurs et paralyse l’action : acquiescer serait contraire à sa loyauté de capitaine de frégate, refuser bafoue l’appel lancé à son humanité. De surcroît, l’appel reçu d’un homme se multiplie, devant les visages de tous les passagers en détresse : en sauver un au hasard serait arbitraire, et injuste pour ceux à qui il le préférerait ; le commandant se vouerait à réitérer à chaque mission la trahison, à l’égard des autorités, et l’injustice, à l’égard de ceux qu’il leur déférerait. Si, à la différence des héros tragiques, il ne s’engage pas dans le service actif d’une des valeurs en conflit, au prix de

son propre déchirement, il partage leur refus des compromis pratiques : en quittant la marine, il s'arrache au conflit des valeurs – mais abandonne aussi leur service. Sa quête se poursuit, son existence sera sauvée de la stérilité – mais par la médiation d'un personnage qui, quant à lui, affronte de plein fouet les compromissions de l'action. Piracci est un personnage qui s'arrache à l'épopée et à la scène tragique mais se laisse diluer dans l'abstraction du mythe, jusqu'à n'être plus, sous les traits de Massambalo, que la figure du consentement de l'Europe au désir d'ailleurs vers elle dirigé ; Soleiman est un personnage de roman confronté à l'apprentissage du réel, où le tragique de l'action fait voler en éclats la cohérence morale des héros romanesques (Pavel, 2004) sans étouffer pour autant en lui le désir éthique.

L'épreuve suprême se joue pour lui – la durée est symbolique – quand il entre dans le neuvième mois de son périple. Boubakar, avant lui, avait perdu son innocence pendant ses sept ans d'errance : sa générosité à l'égard de son cadet, encore intact, « rachetait des laideurs intimes dont il ne dirait jamais rien » (159). L'agression du marchand a ruiné ce rachat par procuration. « Et maintenant, il me voit devenir ce qu'il est », constate Soleiman, qui pourtant se voit rappelé par lui à sa dignité d'homme, dégradée mais irréductible au rang de charognard : « Son regard m'accueille avec tristesse dans la communauté des hommes déchus par la peur et l'urgence » (*ibid.*). Lorsque, depuis un camp de réfugiés au Maroc menacé par une intervention policière brutale, il décide avec ses compagnons d'infortune de forcer la frontière, ils savent que le salut des uns sera payé par la défaite violente des autres, l'arrestation des plus lents freinant les forces de l'ordre. L'égoïsme alors sera leur seule loi : « Le temps de l'assaut, nous allons devenir des bêtes [...] Nous éprouverons la violence et la cécité. La fraternité est restée dans le bois » (193). Boubakar, que son handicap ralentira, lui intime l'ordre de l'oublier dans sa course, requête d'égoïsme dictée par la générosité qui rachète les fautes de l'aîné. Mais ce rachat n'est-il pas vain, si Soleiman paie sa liberté de son propre retour à la bestialité ? L'interrogation est lourde : « je voudrais demander à Boubakar ce que nous ferons si, une fois passés de l'autre côté, nous nous apercevons que nous sommes devenus laids [...] : si je réussis à passer, qui sera l'homme de l'autre côté ? Est-ce que je le reconnaitrai ? » (*ibid.*). Comment, pourtant, refuser le sacrifice consenti par l'ami estropié qui, tel jadis le frère malade, donne par lui espoir et sens à sa vie ? Soleiman consent, mais rompt *in extremis* sa promesse d'égoïsme en s'exposant, dans le feu de l'action, pour aider Boubakar. « Et tu as eu le courage de rester mon frère » (224), conclut celui-ci. Ce n'est pourtant pas une ode à la fraternité qui résonne en réponse mais une méditation sur l'humanité, encore que les deux notions s'avèrent liées : « Soleiman serait devenu une bête laide qui piétine ses frères. C'est pour cela, sûrement, que je suis allé chercher Boubakar et que je l'ai aidé. Pas pour le sauver lui, mais pour me sauver moi » (*ibid.*). En laissant derrière lui Jamal, en promettant à Boubakar de l'abandonner, le personnage a accepté un compromis moral, consentant au nom de leur requête fraternelle à un égoïsme qui menaçait de le perdre ; après avoir aidé le boiteux, il a été derechef tributaire du sacrifice de compagnons anonymes, qui ont fait obstacle aux policiers prêts à mettre la main sur lui. Toutefois, en s'exposant au péril et à l'échec pour son ami, il a refusé de faire du compromis sa règle, manifestant la transcendance de l'exigence éthique sur le pragmatisme. La règle morale imposant de servir dans sa pureté la valeur de fraternité a explosé face au tragique de l'action ; mais le compromis ne saurait dicter à son tour un code de conduite qui dispenserait chaque décision d'un ressourcement éthique. Ce ressourcement prend la forme, dans la fulgurance de l'action, d'un quasi-réflexe – alimenté cependant par le cheminement existentiel du personnage et livré au prolongement que peut lui donner la réflexion du lecteur.

À cette réflexion, le passage sur le plan de la tragédie ouvre de surcroît une dimension métaphysique. Le tragique de l'action révèle dans l'existence une loi cruelle, exposant qui veut agir à trahir les valeurs qui l'animent, par sa maladresse – il ne peut maîtriser toutes les conséquences de ses actes – et plus fondamentalement encore par le conflit qui les mine (Ricœur, [1960] 1988) . L'homme se sent alors livré à un univers hostile, absurde, puisque les aspirations de l'esprit et du cœur se heurtent à un ordre des choses qui interdit de les réaliser, ensemble et pleinement. Perversité suprême : il est condamné à se sentir coupable de cette logique mauvaise, coupable à partir du moment où il tente d'agir et voit son aspiration vers le bien compromise avec la violence de l'univers.

Le spectacle de Catane, à l'ouverture du roman, révèle dans la vie cosmique une violence qui soumet la condition humaine à une fatalité mortelle. Par une inversion baroque du rapport logique ordinaire, « des centaines de poissons morts faisaient briller le soleil de midi » (9). L'étrangeté poétique de l'image montre le monde surplombé par une puissance qui tire son éclat de la mort et qui prend pour intermédiaires les hommes, occupés à vider sur le marché « les entrailles de la mer »

(*ibid.*). Mais, plus étrangement encore, la représentation bascule, car la mer étend sur cette activité comme la bénédiction de son parfum : « C'était comme si les eaux avaient glissé de nuit dans les ruelles, laissant au petit matin les poissons en offrande » (*ibid.*). Les entrailles transpercées par les pêcheurs, comme jadis par les haruspices, deviennent ventre maternel quasi marial, qui s'ouvre pour offrir son fruit. Une hésitation herméneutique oppose deux visions : la première montre les hommes entraînés par-delà leur responsabilité dans une violence qui pourtant les condamne ; la seconde étend sur eux une bénédiction cosmique. La distinction entre la théologie tragique et la théologie biblique se profile ici. La première condamne l'homme pour une faute inévitablement commise dans son aveuglement, la seconde proportionne le châtement des fautes à la responsabilité des coupables et fait surabonder la grâce. Cette responsabilisation pointe dans le spectacle de Catane : « Qu'avaient fait les habitants de Catane pour mériter pareille récompense ? Nul ne le savait. Mais il ne fallait pas risquer de mécontenter la mer en méprisant ses cadeaux. [...] Le cataclysme n'est jamais loin. L'homme a tant fauté qu'aucune punition n'est à exclure » (9-10). Le tragique ne se laisse pas radicalement évacuer pour autant : si la bénédiction offerte aux hommes semble dépasser leur mérite, le châtement terrible que leur vaut l'étendue de leur faute est-il proportionné à leur responsabilité (*ibid.*, 445-469) ?

Le texte n'explicite pas cette question, et donc ne lui répond pas non plus. Toutefois, à défaut d'apporter une solution intellectuelle aux questions posées par la condition humaine, il propose une solution existentielle pour l'affronter, au jour le jour : il revient au moins à l'homme d'accueillir le don de la mer « avec le respect de celui qui reçoit » (9). N'est-ce pas l'attitude des passants devant les étals ? La parole se fait prophétique et appelle, comme celle des oracles, le déchiffrement d'un sens second : « Il serait peut-être un temps où elle refuserait d'ouvrir son ventre aux pêcheurs. Où les poissons seraient retrouvés morts dans les filets, ou maigres, ou avariés » (9-10). Ces poissons morts ou amaigris, Piracci va les trouver dans les filets de sa frégate – tel un don de la mer qu'il eût fallu accueillir sans attendre cette extrémité. Ce que la mer donne aux rivages italiens, sous la forme des esquifs de migrants, pourrait être une chance de régénération, pour une identité européenne fatiguée. L'hypothèse n'a rien d'un message explicite ; la responsabilité de construire cette signification à partir d'une image est laissée au lecteur, soutenue par des indices qui ne gouvernent pas une interprétation univoque. C'est donc sur la relation que le texte entretient avec son lecteur, et qu'il sollicite entre lecteur et personnages, qu'il convient de s'arrêter.

4. L'APPRENTISSAGE DE L'EMPATHIE

Cette relation est à l'évidence une relation d'empathie (Gaudé, 2014).

Le support d'identification premier offert au lecteur est le personnage de Piracci, maintenu à distance par un mode impersonnel de narration, mais dont le regard et les réactions intérieures sont donnés en partage. Avec lui, nous sommes entraînés dans un processus de dépersonnalisation : comme Soleiman, le commandant part en laissant derrière lui une personne aimée qui consent à la séparation – son ami Angelo –, ritualise l'adieu à sa ville par une dernière promenade, se dépouille de son identité sociale pour l'anonymat des migrants, réduit son identité à la seule faculté de dire « je » (Ricœur, 1990). Mais cette réduction est aussi amplification, lorsque dans sa barque l'ancien commandant se sent « à la dimension du ciel », devenu « une infime partie de tout ce qui l'entour[e], mais une partie vivante » (146), puis lorsque cette dissolution mystique l'identifie à l'humanité errante : « Il n'était plus personne. Il se sentait heureux. Comme il était doux de n'être rien. Rien d'autre qu'un homme de plus, un pauvre homme sur la route de l'Eldorado » (148).

Or cette sortie de soi qui abolit la séparation entre soi-même et l'autre, le lecteur a déjà été invité à l'accomplir, si l'on admet que le roman s'adresse en premier lieu au citoyen d'Europe et si ce lecteur accepte le jeu d'identification proposé par la fiction. Au chapitre II en effet – et il en ira de même pour tous les chapitres pairs – un brusque changement d'énonciation et de focalisation lui ouvre le regard et la voix de l'Africain Soleiman, sur le seuil du voyage qui va faire de lui un migrant. La première section de ce chapitre, structurée par des variations sur les verbes *être* et *connaître*, par la déclinaison du nom de Jamal, le frère aîné, qui s'éparpille dans les syntagmes « mon âme » et « j'ai mal », par la thématique récurrente du *nevermore*, se fait puissamment lyrique, empreinte de la tonalité affective de la nostalgie anticipée (45-47). Conduit par Piracci à se ressentir soi-même comme un autre, le lecteur est invité par Soleiman à ressentir l'autre comme un autre soi-même.

Cette sollicitation émotive place le roman de Laurent Gaudé dans le courant d'une littérature contemporaine qui selon Alexandre Gefen se donne pour souci de « réparer le monde », en prenant

en charge « les traumatismes de la mémoire individuelle et du tissu social » et en stimulant « notre propension à l'empathie » (Gefen, 2017, 4^e de couverture). Pourtant, elle se distingue assez nettement de la posture compassionnelle dominante – en ceci notamment qu'elle est rigoureusement expurgée de toute note d'apitoiement.

Concourt à cela la mise en œuvre de la pitié tragique, dont l'alliance à la terreur provoque au cœur même du processus de *catharsis* un mouvement de recul. Quand l'*hybris* s'empare de la femme de Catane ou du migrant de Ghardaïa, la sympathie qui fait le charme des identifications romanesques vacille. Et le romancier ne fait rien pour déclencher les sympathies faciles. Pour assurer celle du lecteur à ses personnages, il eût été utile d'évoquer les motifs de leur départ, la situation troublée de leurs pays d'origine, de les montrer accablés par la violence politique ou la misère. Or le lecteur ignore tout de leur histoire personnelle et doit procéder à un effort de reconstitution historique pour visualiser la situation syro-libanaise en 2004, pour que l'évocation de Port-Soudan à cette même époque fasse signe vers la guerre du Darfour. Force est même de constater que Soleiman ne paraît pas acculé au départ par une situation d'urgence. Issu d'une famille respectée, il paraît mener dans la capitale soudanaise une existence conviviale, qui ne le prive ni d'une voiture, ni de consommations quotidiennes au café. Quant à la femme de Catane, on sait seulement qu'elle a porté en Europe un espoir joyeux pour son enfant. Laurent Gaudé néglige manifestement la distinction entre migrants dits « économiques » et réfugiés politiques qui, pour artificielle qu'elle soit, tente dans les pays riches de légitimer la restriction de l'accueil aux détreffes les plus facilement répertoriées. De façon plus déconcertante encore, il fait tenir à Piracci, en pleine terre africaine, un discours lucide sur les conditions de vie misérables qui attendent en Europe les candidats à l'émigration. Ce faisant, il prend le risque de conforter une certaine *doxa* : ne serait-il pas sage de dissiper à leur source les rêves d'exil chez tous ceux qu'un péril mortel immédiat ne chasse pas de leurs terres ?

Si un écrivain aussi lucide sur la situation géopolitique et les mentalités contemporaines prend ce risque, il faut lui supposer la volonté, précisément, de désorienter le regard, en proposant à son lecteur de quitter, le temps de parcourir le livre, cette *doxa* pour se risquer à des expériences de pensée. Ces expériences sont offertes par le partage du point de vue des personnages fictifs. Qu'impliquent-elles ? L'abandon, pour commencer, de la position de surplomb qui demeure celle du regard compassionnel : la femme de Catane repousse la pitié, par la puissance de sa dignité ; elle en appelle à la justice plutôt qu'à l'aumône. Le frère de Soleiman quant à lui, lorsqu'il pose symboliquement le pied au-delà de la frontière de son pays, revendique la liberté fondamentale de se déplacer dans l'espace du monde – autre requête de justice, à l'heure où le voyage dans l'autre sens ne nécessite que la réservation d'un billet et quelques heures de vol. La posture surplombante non seulement cède le pas à la requête d'égalité, mais va même jusqu'à s'inverser. Au regard de Piracci se révèle l'énergie admirable qui gouverne l'aventure de l'exil : l'accueil se fait alors réception d'un don, plus qu'offrande d'une hospitalité. Piracci au début du récit ressent sa solitude et la vacuité conséquente de son identité, privée de la reconnaissance d'autrui : « Oui, décidément, il était seul. Le fils de plus personne. Ni père ni mari. Un homme de quarante ans qui mène sa vie sans personne pour poser un regard dessus » (11). Or voilà justement qu'un regard se pose sur lui, et même « p[è]se sur ses épaules », le cherche et le fait être. Par-delà le quadragénaire à la dérive, l'Europe qu'il incarne aux yeux de l'exilée de Catane est appelée à l'existence par le regard désirant porté sur elle.

Or c'est son propre désir qui est ainsi appelé à se régénérer. Il n'est pas anodin que le titre du roman renvoie à un grand mythe moderne européen, celui de l'Eldorado. L'aventure qui lança les *conquistadores* à la recherche du pays mythique était gouvernée par une avidité de richesses et de pouvoir face à laquelle l'espoir économique des migrants vus communément comme les moins légitimement secourables n'est rien. Mais là encore, le roman évite une des pistes convenues du discours sur les migrations, celle de la mauvaise conscience post-coloniale. Il n'opère aucune dénonciation du rêve d'Eldorado, mais sonde les sources d'un mythe assumé comme tel. Dans le cimetière des migrants de Lampedusa, une sorte de fou prophète donne voix à leur rêve, avec un effet d'ironie apparent, puisque la terre funéraire leur a été donnée en guise de terre promise. Piracci ne les en reconnaît pas moins riches : « Ces hommes-là avaient été assoiffés. Ils avaient connu la richesse de ceux qui ne renoncent pas. Qui rêvent toujours plus loin. [...] L'Eldorado. Il sut, à cet instant, que ce nom lointain allait régner sur chacune de ses nuits » (121). Le sens de sa défaite finale s'entrouvre, qui n'annihilerait pas la plénitude trouvée dans sa quête (Gaudé, 2016).

Piracci a bien compris que l'Eldorado n'était pas localisé sur le « caillou laid » (146) de Lampedusa, dans une Europe qui en entretient sans doute le mythe en se gardant comme une citadelle ; il sait en la quittant que le but désiré n'est pas situé non plus au bout de son chemin, sur un coin de la terre. Il n'en nie pas pour autant la réalité : « il y avait l'Eldorado tout de même, et il ne pouvait s'empêcher d'y rêver » (147). Que cherche-t-il donc sous ce nom ? « Il voulait que ses yeux brillent de cet éclat de volonté qu'il avait souvent lu avec envie dans le regard de ceux qu'il interceptait » (*ibid.*). Le trésor est dans l'éclat du regard de désir ; en laissant son intensité irradier ses propres yeux, le marin est déjà entré dans la jouissance de ce trésor. L'Eldorado est sur sa barque. Mais il doit aussi rester à l'horizon, pour que le désir demeure allumé. « [T]u ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé »... On se souvient de la logique pascalienne, qui rend présent l'objet du désir dans l'acte même de sa recherche (Pascal, [1670] 1954, 1313) – ou encore de la logique évangélique, qui proclame le Royaume de l'au-delà déjà présent dans la quête terrestre qui vise à le faire advenir. Le choix de la référence au mythe de l'Eldorado ne situe pas l'aventure des personnages dans le cadre d'une foi religieuse ; on ne sait même si quelque trace intériorisée de la culture catholique italienne subsiste chez Piracci (Assaf, 2010) – l'expérience extatique qui fait circuler en lui la vie cosmique puis le fond dans la foule des migrants relève plutôt de la mystique dite « sauvage » (Hulin, [1993] 2014). Mais elle n'est pas une de ces mystiques du néant qui fascinèrent les écrivains du XX^e siècle : le goût de « n'être rien » est arraché à l'attrait du néant par le complément qu'on a vu accolé à l'adverbe, « rien d'autre qu'un homme de plus, un pauvre homme sur la route de l'Eldorado » (148). La relation qui unit l'Eldorado à la route pourrait être d'apposition, identifiant la route à sa destination ; le pauvre homme alors aurait trouvé dans son désir la clé de son être.

5. CONCLUSION

Le roman échappe donc à la militance démonstrative, au risque des ambiguïtés, au risque aussi de la liberté laissée au lecteur de la construction de sens – car rien ne l'oblige à saisir les indices textuels qui guident discrètement l'interprétation, ni à adhérer aux déclarations extratextuelles plus explicites de l'auteur, quand bien même son imagination se laisserait saisir par l'aventure des personnages. La tragédie, qui porte à l'incandescence les énergies et contradictions de l'action sans définir de solutions pratiques ou politiques préétablies, donnait dès l'Antiquité le modèle d'un appel à prolonger l'extase cathartique par un travail réflexif. Le romancier s'est abreuvé à ses sources. Mais il hérite tout autant du primat accordé par la modernité à une littérature « exposante » plus que « probante » (Dufour, 2010), qui donne à penser plus qu'elle ne démontre. Au regard des complexités du réel, la richesse des niveaux de sens fait la puissance du roman ; celui de Laurent Gaudé met en œuvre toute la force suggestive du langage symbolique, riche d'une pluralité ouverte de significations. La portée humaniste du texte se loge moins dans un message explicite que dans l'expérience proposée au lecteur de se ressentir soi-même comme un autre. La responsabilité de l'auteur qui se laisse ébranler par l'actualité de son époque suscite celle du lecteur à qui le texte est remis, mots eux-mêmes migrants, qui sollicitent l'hospitalité de sa demeure mentale en même temps que la réception de leur invitation au voyage intérieur.

RÉFÉRENCES

- Assaf, N. (2010). *Les mots de la Méditerranée avec Laurent Gaudé*. Retrieved from www.lorientlejour.com.
- Domenach, J. (1967). *Le Retour du tragique*. Paris : Éditions du Seuil.
- Dufour, Ph. (2010). *Le roman est un songe*. Paris : Éditions du Seuil.
- Gaudé, L. (2002). *La Mort du roi Tsongor*. Arles : Actes sud /Paris : LGF, coll. « Le Livre de Poche ».
- Gaudé, L. (2006). *Eldorado*. Arles : Actes sud.
- Gaudé, L. (2014). « Pourquoi écrire ? » *Conférence donnée à l'École alsacienne*. Retrieved from www.youtube.com
- Gaudé, L. (2015). Laurent Gaudé, “J'ai envie qu'on invente une hospitalité européenne”. Entretien sur *Altermondes*. Retrieved from www.youtube.com
- Gaudé L. (2016), *Écoutez nos défaites*. Arles : Actes sud/Montréal : Léméac.

- Gefen A. (2017). *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : Corti.
- Girard R. et Serres M. (2007). *Le Tragique et la Pitié : Discours de réception de René Girard à l'Académie française et réponse de Michel Serres*. Paris : Le Pommier.
- Hulin M. ([1993] 2014). *La Mystique sauvage. Aux antipodes de l'esprit*. Paris : PUF, coll. Quadrige
- Nietzsche, F. ([1887] 1978). *Contribution à la généalogie de la morale*. Trad. A. Kremer-Marietti. Paris : Christian Bourgois, coll.
- Pascal, B. ([1670] 1954), *Pensées*, in *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade.
- Pavel, T (2004). L'axiologie du romanesque. In *Le Romanesque*. Dir. G. Declercq et M. Murat, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 283-290.
- Ricœur, P. ([1960] 1988). *Philosophie de la volonté II. Finitude et culpabilité*. Paris : Aubier.
- Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*, Paris : Éditions du Seuil, coll. L'ordre philosophique .
- Serres, M. (2011). *La Guerre mondiale*. Paris : Le Pommier.